Document generated on 07/12/2025 8:23 a.m.

24 images

Les mains sur le clavier, la tête dans les étoiles
Science et technologie dans le cinéma des années 1980

Apolline Caron-Ottavi

Number 183, August–September 2017

Années 1980 – Laboratoire d'un cinéma populaire

URI: https://id.erudit.org/iderudit/85990ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Caron-Ottavi, A. (2017). Les mains sur le clavier, la tête dans les étoiles : science et technologie dans le cinéma des années 1980. *24 images*, (183), 13–16.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES MAINS SUR LE CLAVIER, LA TÊTE DANS LES ÉTOILES

SCIENCE ET TECHNOLOGIE DANS LE CINÉMA DES ANNÉES 1980

par **Apolline Caron-Ottavi**

S'il délaisse la politique, le cinéma populaire américain des années 1980 prend la science à bras-le-corps, inspiré sans aucun doute par les découvertes en tous genres et le boom technologique en cours. La science est un terrain de jeu, une ouverture enthousiasmante sur le monde de demain, la source d'inventions sans limites. Science et technologie n'échappent pas à l'esprit très juvénile et euphorique de la décennie. Il y a d'ailleurs un phénomène intéressant à noter : le reflux du *film catastrophe* dans ces années-là, genre qui avait fleuri depuis les années 1950 et qui reprendra du poil de la bête dès la décennie suivante. S'il y a beaucoup de films *post-apocalyptiques* dans les années 1980, l'heure n'est pas en revanche à la « catastrophe » et aux angoisses imminentes. Pourtant, plus que jamais l'homme est un danger pour lui-même ou bien comprend qu'il ne contrôle pas tout… C'est le début de la prise de conscience internationale face à la crise environnementale ; en 1984, la catastrophe de l'usine de pesticides de Bhopal en Inde (appartenant à une firme américaine) souligne le versant sombre du productivisme et des inégalités qu'il engendre ; alors que la Guerre froide touche à sa fin, la catastrophe de Tchernobyl en 1986 révèle quant à elle une tout autre dimension du danger nucléaire ; l'apparition du SIDA plonge l'Occident dans l'incompréhension et la peur dès le début de la décennie, assombrissant les acquis de la révolution sexuelle qui a précédé.

Or tout ceci transparaît assez peu dans le cinéma des années 1980. Les studios se tournent plutôt vers le divertissement, sans bouder leur plaisir face aux possibles ouverts par les avancées de la recherche. Même lorsqu'il y a une inquiétude ou une réflexion critique face aux risques potentiels d'une technologie omniprésente, on sent une indéniable jubilation à mettre en scène les appareils perfectionnés de demain. De nos jours, la science pure est moins médiatisée et donc moins connue du grand public, supplantée aussi par les projets privés ou par les débats de société que suscitent la robotique et l'intelligence artificielle. Mais le cinéma récent se tourne à nouveau fréquemment vers la science, empruntant même parfois une voie « *rétro* années 1980 » par les citations, les idées de fond ou encore une appétence pour les *remakes* et les suites. Comme si l'on tentait de retrouver un peu la curiosité gratuite et ludique, si nécessaire, qui habitait le cinéma populaire de ces années-là. Une décennie marquée pourtant par l'avènement de l'ère numérique, de l'hyper-individualisme et du néolibéralisme. Mais un fragile équilibre était encore à l'œuvre : les mains sur le clavier, la tête dans les étoiles.

Ces espaces infinis…

De 1969 à 1972, « on a marché sur la Lune ». À la fin des années 1970 et surtout dans les années 1980, l'aventure spatiale bat son plein : satellites, sondes ou stations spatiales sont lancés en grand nombre. Les sondes *Voyager 1* et *Voyager 2* explorent pour la première fois le système solaire, obligeant à reconsidérer tout ce que l'on croyait savoir jusque-là et à réécrire les manuels d'astronomie. Le cinéma témoigne de cet enthousiasme collectif pour les découvertes astronomiques : les sujets dont s'empare la science-fiction témoignent de cet engouement, tout en exploitant ces thématiques de façon ludique et fantastique. Outre les séries de films lucratives comme les ***Alien***, ***Star Wars*** et autres ***Star Trek*** (initiées au cinéma à la fin des années 1970, développées dans les années 1980), on compte nombre de films « mineurs » mais habités par cette frénésie de l'espace : à titre d'exemples incongrus, le vétéran Stanley Donen s'attelle à la science-fiction avec ***Saturn 3*** (1980), et le célèbre ***2001*** de Kubrick se voit attribuer une suite, ***2010*** (Peter Hyams, 1984). D'autres films s'adressent à un public très jeune, comme ***The Black Hole*** (« le trou noir », de la compagnie Disney en 1979) ou ***Explorers*** (Joe

Explorers de Joe Dante (1985)

The Tree of Life de Terrence Malick (2011) et Cocoon de Ron Howard (1985)

Dante, 1985). Ce dernier raconte l'histoire de trois enfants qui s'envolent dans l'espace à l'aide d'une navette bricolée : c'est dit, l'espace sera le terrain de jeu des générations futures, et l'avenir appartient aux jeunes savants amateurs.

Mais comme toute grande exploration, la conquête spatiale se solde aussi par des échecs. Le plus traumatique est sans doute l'explosion de la navette Challenger en 1986, après à peine plus d'une minute de vol, avec ses sept membres d'équipage. Des milliers d'enfants regardent la télévision en direct, du fait de la présence à bord de la médiatique institutrice Christa McAuliffe, qui devait enseigner depuis l'espace. Tout récemment, le film ***Life*** (Daniel Espinosa, 2017) faisait référence à ce désastre qui a glacé une génération entière de petits astronophiles. Toujours est-il qu'un changement semble alors s'opérer… Peut-être n'est-il plus de bon goût d'envoyer des enfants dans l'espace au cinéma, et le genre de la science-fiction va perdre en amplitude, les producteurs étant sans doute refroidis. Outre les grandes franchises comme ***Star Wars***, les films dans l'espace deviennent moins fantasques et plus « sérieux » dans les années 1990 et 2000. Il est d'ailleurs intéressant de noter que si ***Guardians of the Galaxy*** (James Gunn, 2014) a récemment renoué avec la science-fiction pour enfants, c'est en restant volontairement figé dans un imaginaire des années 1980.

Depuis quelques années, les découvertes en astronomie et en astrophysique se sont multipliées, bien que souvent occultées aux yeux du grand public par les fantasmes privés en tout genre, plus spectaculaires (le milliardaire Elon Musk veut coloniser Mars sans plus tarder). Le cosmos a ainsi retrouvé une place dans les années récentes au cinéma, mais sur un terrain souvent plus métaphysique. Chez Terrence Malick, le cosmos est la toile de fond sur laquelle toute histoire humaine est remise en perspective. ***The Tree of Life***, 2011, épouse le projet démesuré de lier dans un même récit l'infiniment grand et l'infiniment petit, de la galaxie au nouveau-né : « nous sommes tous de la poussière d'étoiles » dixit Hubert Reeves. D'autres films usent de l'astronomie pour réfléchir à la condition humaine, et au rapport que nous entretenons avec notre propre existence, comme ***Interstellar*** (Christopher Nolan, 2014) ou ***Gravity*** (Alfonso Cuarón, 2013)… À l'image de ces deux titres qui se répondent, l'humanité est partagée entre ce fantasme d'un ailleurs auquel il est difficile de renoncer et la réalité d'une planète Terre que l'on ne pourra remplacer. Dans ***Interstellar***, le héros passe 80 ans (en durée terrestre) à explorer des planètes alors que la solution pour sauver l'humanité viendra de sa fille restée sur Terre. Dans ***Gravity***, les déchets des engins spatiaux encerclent la Terre comme une chape de plomb qui rappelle à l'homme ses propres limites en le rabattant littéralement au sol. Rappelons aussi que l'un des plus grands succès du box-office de tous les temps est un film de science-fiction et d'extraterrestres qui est en réalité un film environnemental et animiste : ***Avatar*** de James Cameron (2009). La science-fiction a de belles années devant elle, notamment pour reconsidérer notre propre condition, mais la gratuité et l'insouciance de l'exploration des années 1980 se sont bel et bien atténuées…

Les extraterrestres sont parmi nous

Les extraterrestres sont une bonne piste pour continuer cette réflexion sur l'espace comme miroir de notre propre condition. Ils sont, au cinéma, l'objet d'un fantasme de longue date qui a été revigoré par les années 1980. La série ***Alien*** fera bien sûr des petits jusqu'à aujourd'hui, avec l'hypothèse d'une forme de vie particulièrement féroce, propice au film d'action et d'horreur. Mais dans les années 1980, il y a aussi beaucoup de gentils extraterrestres, qui sembleront s'éclipser des écrans dans les décennies suivantes, les années 1970 étant celles de la confiance durant lesquelles plusieurs messages auront été envoyés dans l'espace à l'attention de nos éventuels voisins. Les années 1980 s'inscrivent dans cet esprit fraternel : le plus célèbre exemple est bien sûr le sympathique ***E.T.*** (Steven Spielberg, 1982) et sa grande histoire d'amitié avec le petit garçon Elliot[1]. Mais il y en a d'autres : citons par exemple ***Cocoon*** (Ron Howard, 1985), très sympathique comédie dans laquelle les vieillards d'une maison de retraite profitent par hasard de la source de jouvence d'extraterrestres de passage sur Terre pour récupérer des congénères qui somnolent dans des cocons. Déplacer l'aventure spatiale du

côté de la vieillesse, c'est un peu comme le faire du côté de l'enfance : une façon de repousser les soucis matériels terrestres, et de voir l'espace comme un lieu d'espoir et de possibles ; les extraterrestres sont l'occasion de critiquer l'absurdité de la société humaine (comme ces maisons de retraite sinistres, où une partie de l'humanité est oubliée en silence). Dans ***Explorers***, les extraterrestres rencontrés par les enfants astronautes répètent étrangement des discours et des chansons familières aux petits Américains. Or ils se révéleront être eux-mêmes… des enfants, gavés par la télé terrestre qu'ils captent depuis l'espace, des émissions de téléréalité idiotes aux actualités sur des guerres stupides à leurs yeux. Dante suggère de façon parodique que nous n'avons pas de quoi nous vanter en envoyant des messages dans l'espace…

Il n'y a d'ailleurs pas besoin de visiter les galaxies pour rencontrer des créatures sympathiques et salvatrices. S'il est un endroit mystérieux que l'on connaît mal, c'est la Terre. Dans les années 1980, les découvertes du petit sous-marin Alvin marquent les esprits. Celui-ci met à jour les abysses de nos océans, et répertorie plus de 400 nouvelles espèces (improbables et excentriques), là où l'on pensait toute forme de vie impossible : bref, les extraterrestres sont parmi nous. Le cinéaste James Cameron a sans aucun doute ces dernières découvertes en tête lorsqu'il réalise ***The Abyss***, en 1989 : le film a tout dans sa structure d'un récit de science-fiction et d'exploration spatiale, tout en relevant le défi technique de filmer sous l'eau[2]. Au fond des abysses se trouve une civilisation extraterrestre là encore supérieure et pacifique. Denis Villeneuve renoue avec cette idée dans son film ***Arrival*** (2016) : les extraterrestres, immédiat objet de méfiance pour des terriens aigris par les maux qu'ils s'infligent, seraient pourtant prêts à partager leur sagesse et à sauver notre monde en déréliction. Cette réflexion qui résonne avec celles qui avaient cours dans les années 1980 n'est pas anodine chez celui qui va bientôt sortir un remake du film culte de la décennie, ***Blade Runner*** (Ridley Scott, 1982).

Arrival de Denis Villeneuve (2016) et The Abyss de James Cameron (1989)

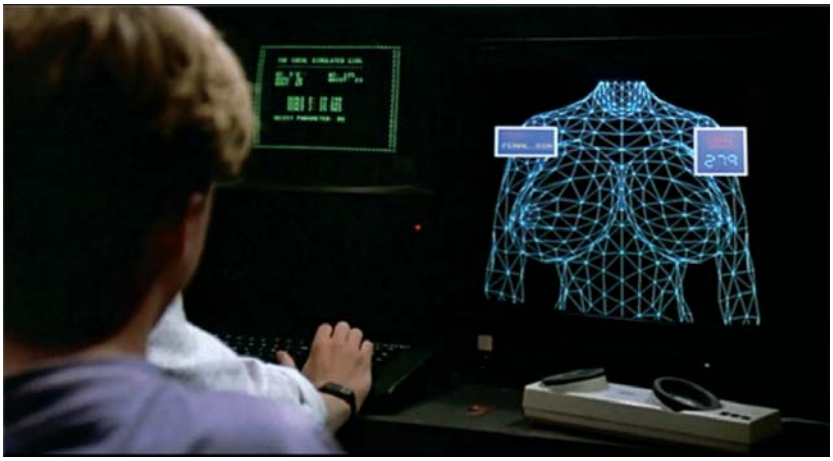
Le corps augmenté

Les années 1980 marquent le début d'un bouleversement du monde dont nous voyons encore les conséquences aujourd'hui. Tout d'abord, l'explosion de l'informatique, qui sort de sa sphère jusque-là restreinte : l'Internet et les ordinateurs personnels commencent à faire parler d'eux et se répandent de façon exponentielle à partir des années 1980. Côté technologie, diverses inventions désormais désuètes révolutionnent alors l'accès des particuliers au monde et aux contenus : les inventions du Minitel en France et du CD au Japon, le walkman et le caméscope de Sony, l'appareil photo jetable de Fujifilm… Autant de micro-événements qui vont bouleverser la vie des individus, accentuer l'autonomie, et peut-être aussi la bulle privée des personnes (ce sont les années Thatcher et Reagan, l'avènement d'un néolibéralisme hégémonique : l'heure n'est plus au collectif). Le cinéma témoigne de ces bouleversements naissants : la technologie s'y fait plus présente, avec aussi ses aspects inquiétants. Michael Crichton imagine dans ***Looker*** (1981) une agence de publicité sans scrupule qui crée des femmes mannequins virtuelles, éliminant au passage leurs modèles humains, pour mieux insérer des messages subliminaux dans leurs annonces au profit d'un homme politique véreux. Dans ***Videodrome*** de David Cronenberg (1983), c'est la cassette vidéo, objet que l'on introduit chez soi et que l'on regarde en privé, qui devient le canal de tous les vices. ***Blue Thunder*** de John Badham (1983) aborde quant à lui les dangers des technologies de surveillance, vouées à contrôler les masses. Il ne faut pas oublier que l'ombre du 1984 de George Orwell plane nécessairement sur les années 1980[3]…

Dans la plupart des films qui abordent la technologie (comme dans la plupart des fictions des années 1980), le corps est un objet filmique central, à la fois contraire et complémentaire de la machine. Or dans les années 1980, il n'y a pas que les représentations de l'espace et de la technologie qui se voient bouleversées : celle du corps aussi. Nous sommes à l'heure des premiers bébés éprouvette, des premières greffes complexes, mais aussi des premières plantes transgéniques et manipulations génétiques. L'humain maîtrise et adapte la nature à ses désirs : au cinéma, ce sont les années du corps augmenté, du corps réinventé, du corps robotisé. ***Terminator*** (James Cameron, 1984) ou ***Robocop*** (Paul Verhoeven, 1987) mettent en scène des corps machines

indestructibles. Dans ***Brainstorm*** de Douglas Trumble (1983), ce sont les sensations elles-mêmes qui peuvent être enregistrées et transmises à un autre cerveau (nous ne sommes pas très loin des projets d'immortalité des transhumanistes actuels). Et bien sûr, comme toujours dans les années 1980, cette maîtrise du corps par la technologie a son pendant juvénile et ludique. ***Weird Science*** (John Hugues, 1985) propose une version adolescente fort sympathique du mythe de Pygmalion à l'ère numérique : deux gamins geeks et mal dans leur peau s'inventent une sublime femme artificielle sur ordinateur, et se retrouvent bien démunis lorsqu'elle apparaît en chair et en os. Ce sera elle qui prendra le cours des choses en main et les entraînera dans une grande aventure initiatique…

Aujourd'hui, certains films renouent avec cet éloge de la curiosité scientifique et des bricoleurs en tout genre. À titre d'exemple, il y a quelque chose des années 1980 chez le gamin inventif de ***Big Hero 6*** (2014 – les héros du film de Chris Williams et Don Hall sont des adolescents dont les superpouvoirs ne sont autres que la connaissance et l'imagination) ; la scène où l'enfant perfectionne le robot légué par son frère en pianotant sur son clavier tous les attributs qu'il fantasme rappelle étonnamment celle de ***Weird Science***, lorsque les deux ados modèlent les seins de la femme à coups de clics… D'autres films, comme ***Ghostbusters*** (Ivan Reitman, 1984 – film qui a eu droit à son *remake* au féminin l'an dernier) ou ***Back to the Future*** (Robert Zemeckis, 1985) témoignent de cet engouement des années 1980 pour les inventeurs de tout acabit, les rêveurs invétérés et les scientifiques farfelus. La science était inspirante, amusante, et pleine de promesses ; la technologie, dans les mains des bonnes personnes, allait changer le monde, et le rendre meilleur… À l'heure où les scientifiques ont du mal à se faire entendre, peut-être est-il grand temps de retrouver cette confiance enivrante. 24



Looker de Michael Crichton (1981), Weird Science de John Hugues (1985) et Big Hero 6 de Chris Williams et Don Hall (2014)

1. En 2016, la série télévisuelle ***Stranger Things*** a d'ailleurs repris explicitement l'univers d'***E.T.***, avec son atmosphère très années 1980 et ses gamins curieux et débrouillards qui cachent un secret dans leur sous-sol…
2. À titre d'anecdote : l'autre grand exploit d'Alvin, c'est d'avoir exploré l'épave du Titanic. Encore de quoi faire rêver Cameron, qui réalisera dans les années 1990 un documentaire et un film de fiction sur le Titanic.
3. Ironiquement, rappelons que la publicité de lancement (en 1984) du premier Macintosh personnel d'Apple citait *1984* d'Orwell : l'image d'un dictateur et d'un monde glacial était brisée d'un coup de massue par une jeune sportive, avant que ne s'affiche le slogan « *1984 won't be like 1984* ». L'affirmation laisse entendre que les ordinateurs vont sauver le monde, mais pointe pourtant déjà le soupçon qu'on puisse y voir une forme de contrôle et d'isolement des individus…